

STUDIO DIFFÉREMMENT

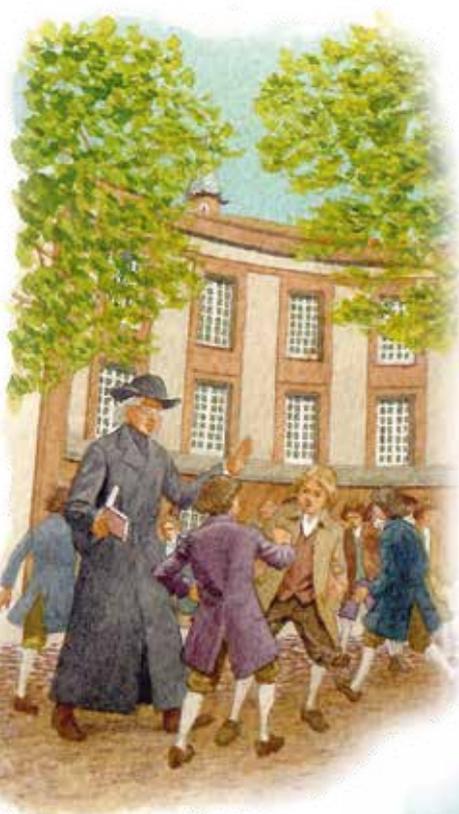
Les textes et les illustrations
de cette rubrique historique
sont protégés par l'article L-111-1
du code de la propriété intellectuelle,
pour toute utilisation nous contacter.

© Studio Différemment



Quand Toulouse n'avait qu'un lycée

LE LYCÉE FERMAT Pendant presque tout le XIX^e siècle, la Haute-Garonne et Toulouse n'ont eu qu'un seul lycée, installé dans les murs du collège jésuite de l'Ancien Régime. Un lycée à la discipline très stricte où les élèves pouvaient parfois se rebeller, comme en mars 1882...



Ci-dessus, l'abbé Gratacap, proviseur du « collège royal » (nom du lycée de 1815 à 1848), tentant de ramener l'ordre entre les élèves d'un établissement alors très mal considéré pour son « absence totale d'ordre et de discipline ».

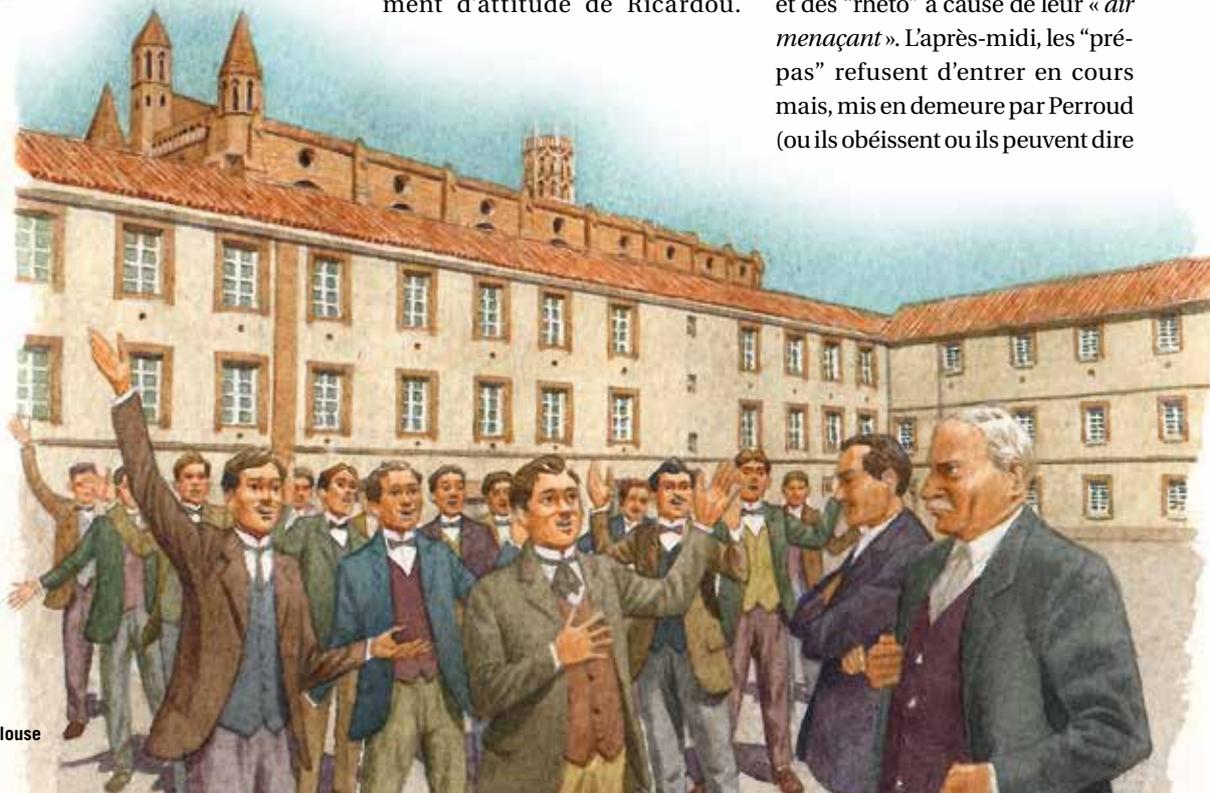
Ce sera ensuite l'inverse et les élèves devront se rebeller, comme ci-contre en 1882, pour imposer un nouveau changement de cap. Le recteur Perroud fait ici face aux élèves de « rhéto » et de « math élèm », solidaires de leurs camarades de « philo » qui viennent d'être « licenciés » (exclus).

« **A**VEC VOUS, jeunes gens du Midi, esprits fêlés, inter-ronger doit être synonyme de punir ! » C'est ce que répétait souvent à ses malheureux élèves du lycée de Toulouse le professeur de philosophie Ricardou. Depuis les années 1870, il s'agit de « reprendre en main » un établissement pourtant déjà réputé depuis les années 1830 (après des débuts plutôt anarchiques) pour sa discipline « tatillonne et inintel-

ligente ». Les élèves sont régulièrement envoyés « au séquestre » (cachot), particulièrement par ce « poseur » (prétentieux) de Ricardou et par Cloup, le terrible maître-répétiteur des internes. Les lycéens élaborent un complot sophistiqué : Cloup sera en pleine nuit plié dans un matelas et descendu par la fenêtre ; le lendemain, Ricardou sera ligoté en plein cours puis fessé devant tous au dortoir. Mais la nuit, le censeur veille et fait « licencier » (exclure) 5 élèves.

LE LENDEMAIN MATIN, samedi 25 mars 1882, les élèves de « rhéto » (première), de « philo » et « math élèm » (terminale) se précipitent dans le bureau du proviseur et exigent le renvoi de Cloup et un changement d'attitude de Ricardou.

Arrive le recteur Perroud, qui impose rapidement son autorité : toute la classe de « philo » est exclue. Puis c'est le tour des « math élèm » et des « rhéto » à cause de leur « air menaçant ». L'après-midi, les « prépas » refusent d'entrer en cours mais, mis en demeure par Perroud (ou ils obéissent ou ils peuvent dire





adieu aux concours), ils finissent par céder. La nuit ils se font traiter sous les fenêtres de leurs dortoirs de « lâches ! lâches ! » par les licenciés qui tiennent la rue. Vexés, les prépas se feront licencier à leur tour le dimanche soir...

Les deux tiers des 90 élèves exclus lors de cette révolte de mars 1882 seront réintégrés et le recteur Perroud se rendra vite compte qu'ils avaient quelques raisons de se rebeller. Cloup est muté à Cahors, Ricardou est tancé, sermoné et une nouvelle réglementation bientôt imposée par Perroud améliore sensiblement l'ambiance : autorisation de parler au réfectoire, fin du séquestre et des autres punitions (« arrêts stationnaires ou ambulants », « table de pénitence »...).

C'EST LA FIN D'UNE PÉRIODE NOIRE pour le lycée qui, issu du collège jésuite (jusqu'en 1763), du collège royal (jusqu'en 1792) et de l'école centrale (jusqu'en 1806), a péniblement tenté tout au long du XIX^e siècle de s'imposer comme l'établissement de référence pour les garçons de la bonne société. Bonne société qui, très catholique à Toulouse, préférerait confier ses rejetons à l'enseignement confessionnel.

COMME LES AUTRES LYCÉES, il va peu à peu se laïciser (fin de la prière obligatoire au coucher et au réveil dans les années 1880), s'ouvrir aux externes (55% d'internes sous le Second Empire, 25% en 1925), aux autres classes sociales (les études y deviennent gratuites à partir du début des années 1930) et finalement se féminiser (premières professeurs dans les années 1950,

mixité des élèves instaurée en 1973). Devenu presque un lycée comme les autres, un lycée parmi les autres après la Seconde guerre mondiale, les lycées de garçons se multiplient, « le » lycée de Toulouse doit se trouver un nom. En 1956, une commission présidée par le maire Raymond Badiou le baptise du nom du célèbre mathématicien toulousain Pierre de Fermat. Il faut dire que Badiou qui, pendant l'Occupation, a été à la fois professeur au lycée et grand Résistant (comme son collègue en philosophie Jean-Pierre Vernant), y avait justement enseigné les mathématiques. ●

À lire : « *Le lycée Pierre-de-Fermat* », sous la direction d'Olivier Rauch, Association des anciens élèves du lycée Pierre-de-Fermat, Toulouse 2006.

STUDIO IFFÈREMENT

Texte : Jean de Saint Blanquat
Illustrations : Philippe Biard

Le lycée dans les années 1900. Les grandes classes sont rassemblées dans l'ancien collège jésuite, formé de l'ex-hôtel de Bernuy 1 et des bâtiments érigés par les pères au XVII^e siècle autour des futures cours de l'hémicycle 2 et Lakanal 3. La Bibliothèque municipale occupe le coin de la rue Lakanal et de la rue Gambetta 4. Derrière la cour des colonnes 5, les « écoles » (prépas) 6, l'infirmerie 7 et les petites classes 8. Le don de l'ensemble des Jacobins 9 par la municipalité en 1872 a permis de libérer de la place et de mettre le « petit lycée » 10 dans le bâtiment juste contre la façade de l'église 11 devenue chapelle du lycée. Ce qui reste alors du cloître 12 est la cour de récréation des « petits ». Plus loin : de grands réfectoires 13 et un gymnase 14. Cour des écoles 15. Cour des tilleuls 16. Cour des tilleuls 17.